

MARGUERITE YOURCENAR ET LA FLANDRE : UN ESPACE DÉVASTÉ

par Camille VAN WOERKUM (Utrecht)

Marguerite Yourcenar et la Flandre. Comment ne pas se rappeler la visite émouvante que Marguerite Yourcenar a entreprise en 1980 au Mont-Noir ? Comment ne pas penser à la plaque commémorative inaugurée à cette occasion à l'entrée du domaine familial, devenu plus tard le parc départemental Marguerite Yourcenar ? "Les plus forts souvenirs sont ceux du Mont-Noir parce que j'ai appris là à aimer tout ce que j'aime encore." (*YO*, p.17) Marguerite Yourcenar était très attachée à la Flandre française. Comme aux autres Bas Pays : la Flandre belge et les Pays-Bas du nord, "la plaine qui va d'Arras à Ypres, puis s'allonge, ignorante de nos frontières, vers Gand et vers Bruges" (*AN*, p. 17). Yourcenar ne cessait de les visiter.

Pourtant, si l'on étudie de plus près l'autobiographie telle qu'elle est insérée dans son triptyque autobiographique *Le Labyrinthe du monde*, cet attachement devient pour le moins ambigu, du moins très problématique, en tout cas difficile à expliquer.

Car regardons les faits autobiographiques en face. Deux choses frappent dans les récits d'enfance : l'extrême solitude, le sentiment d'infériorité, d'être de trop, d'une part. D'autre part ses échappatoires : le contact avec la nature, les animaux, les plantes, et avec les gens du personnel. Et en deuxième instance, la révolte contre le pouvoir incompréhensible des adultes, contre l'injustice d'un monde ressenti comme hostile. Ce sont ces expériences toutes personnelles qui détermineront l'image de la Flandre telle que Marguerite Yourcenar l'a réfléchi dans sa trilogie autobiographique, pour ne pas dire dans son œuvre entière.

Ne citons que quelques exemples. Quand, dans le parc du Mont-Noir, le père de Marguerite, Michel Cleenewerck de Crayencour, organise une fête, la petite Marguerite doit rester enfermée dans la tour du château. "J'apercevrai [...] du haut de la grande chambre de la tour des messieurs par petits groupes sur la terrasse, le visage un peu rouge, et à qui Monsieur de C. offre des cigares. Pour ma part, j'attends l'assiette de petits fours et de cerises glacées qu'on ne manquera pas de monter." (*QE*, p. 20) Ce qui frappe, entre les lignes,

c'est la solitude de la petite Marguerite, laissée à l'écart du monde des adultes et de la fête. Absence absolue de contact.

Avec les enfants du village, il n'en est pas autrement. Michel, le père, désigné à l'occasion par le pronom neutre "on", organise des fêtes pour les petits du village de Saint-Jans-Cappel. Il n'y a que distance, anonymat et absence de contact entre Marguerite et les autres enfants. "La gaieté y règne, mêlée d'un rien de contrainte" (QE, p. 20). Le jeu est organisé. Il n'y a pas de véritable rapprochement entre la petite Marguerite, het meisken van 't kasteel, la fille du château, et les enfants du village. "Octogénaires", ils ne se souviendront pas de la petite Marguerite elle-même mais "du goût des pommes du verger" (QE, p. 20).

La petite Marguerite n'avait pas non plus de communication avec sa grand-mère, qui ne faisait que la gronder, "Emmenez cette enfant !" (QE, p.218). Ni avec son père. "Je ne sais si j'aimais ou non ce Monsieur de haute taille, affectueux sans cajoleries, qui ne m'adressait jamais de remontrances et parfois de bons sourires" (QE, p. 153-154). Ce Monsieur de C. se montrait souvent indifférent envers sa fille, préférant à elle sa maîtresse du moment. Pour la petite Marguerite, il ne restait que "les miettes de l'enfance", l'amour de ses bonnes. Barbe, par exemple, qu'elle chérissait. Michel la renvoyait parce qu'elle avait soi-disant une mauvaise influence sur Marguerite. La biographe Michèle Goslar suppose en revanche qu'elle devait partir parce qu'elle était enceinte de Michel¹.

Vous voyez bien ; le tableau n'est pas très flatteur. Il n'y a pas beaucoup de raisons, dans de telles conditions, d'aimer l'environnement dans lequel on a grandi. D'aimer "la colline sur laquelle s'étend l'ombre noire des sapins qui donnent leur nom à la propriété" (AN, p. 364).

Et en effet, dans les récits d'enfance, la Flandre française n'est déjà plus la terre vierge, "ce monde que nous n'encombrons pas encore" (AN, p. 18), "plus pur et plus divin que celui où les hommes font souffrir les hommes" (AN, p. 19). Elle devient une région sans cesse associée aux conflits, à la guerre : "de majestueux nuages voguent en plein ciel, pareils à ceux que peignaient dans ces mêmes régions les peintres des batailles du XVII^e siècle" (SP, p. 363). La route du Mont-Noir "sera dans onze ans flanquée sur toute sa longueur, de Bailleul à Cassel, d'une double rangée de chevaux morts ou agonisants, éventrés par les obus de 1914, qu'on a traînés dans le fossé" (AN, p. 364). Les

¹ M. GOSLAR, *Yourcenar, Biographie*, « Qu'il eût été fade d'être heureux », Bruxelles, Éditions Racine, 1998, p. 59-61.

"pavots des Monts-de-Flandre" rappellent les "quelques milliers de jeunes Anglais tués sur cette terre" (*QE*, p. 203).

L'association du paysage à la guerre est ici hautement significative : le pays de Marguerite Yourcenar est une région conflictuelle, un champ de bataille. La Flandre de Marguerite de Crayencour est un pays dévasté, piétiné, où chaque fois peut resurgir une nouvelle blessure : un souvenir douloureux, une expérience pénible, un visage dur.

Car personnalité et paysage se répondent, se reflètent. La Flandre est peinte comme une région agressée, tout comme l'enfant a dû subir l'indifférence, l'agression et la solitude. La Flandre prend des couleurs toutes personnelles.

Et la petite Marguerite réagit. Elle se réfugie dans la nature. Elle se console avec les animaux du Mont Noir ; les lapins, la chèvre, les moutons. Elle est accueillie dans la salle des gens du château, où "tout [...] était spontané comme la vie elle-même" (*QE*, p. 218) et où elle est chérie par le personnel de service.

Très rarement, elle ose se révolter ouvertement. Pas contre son père, mais contre l'instituteur de village de Saint-Jans-Cappel qui lui donne un premier prix tandis qu'elle n'était pas élève de l'école. Sa réaction est typique : "une vague horreur de l'imposture et de l'injustice commençait à poindre en moi" (*QE*, p. 210). En même temps, elle en gardait une "cuisante mémoire" (*ibid.*). On sent la colère bien qu'elle soit exprimée en des termes couverts. La véhémence est le plus souvent refoulée.

C'était le grand courage de Marguerite Yourcenar, mais peut-être aussi une nécessité intérieure, qui l'a amenée à regarder ce passé névralgique en face. Avec toute la douleur que ça engendrait, elle a renoué avec son passé. Malgré tout, elle n'a pas pu ou voulu rompre avec la Flandre française, terre de sa petite enfance.

Ce travail intérieur difficile est devenu une sorte de reconquête. Reconquête de soi et reconquête de son propre passé. Décision ferme de réorganiser sa vie et son monde. De voir les choses de face. De dominer ses angoisses. D'organiser le monde à sa manière.

C'est à partir de cette reconquête – qu'il faut situer, dans la biographie de Marguerite Yourcenar, au début des années cinquante, au début de sa vie aux Monts Déserts – que Marguerite Yourcenar réinsère la Flandre dans son univers d'écrivain. Il en résulte *L'Œuvre au Noir* et *Le Labyrinthe du monde*. La Flandre revient également à de multiples reprises dans les interviews comme *Les Yeux ouverts*. Elle l'a visitée de plus en plus souvent, et a finalement donné son nom à l'association Marguerite Yourcenar pour la protection de la Flandre des Monts. C'est dire à quel point elle s'y sentait engagée.

La Flandre de Marguerite Yourcenar, et c'est là ma thèse principale, est avant tout colorée par les expériences précoces et traumatisantes de l'enfant Marguerite, et cela beaucoup plus fondamentalement que l'écrivain aurait osé l'avouer. De cette Flandre conflictuelle, je veux essayer très brièvement et de façon non exhaustive, de donner les principaux traits.

La Flandre de Marguerite Yourcenar est la proie constante de la destruction. Destruction de l'environnement par l'industrie et le tourisme. Destruction par la guerre, avec comme symbole l'anéantissement du Mont Noir avec son monde végétal et animal. Cette destruction répond à la douleur de l'enfant de ne pas être reconnue comme une individualité, de sentir sa propre personnalité détruite.

L'enfant Marguerite se consolait dans la nature, en regardant les animaux du Mont-Noir : sa chèvre, ses lapins, son ânesse et son ânon. De la même façon, la nature flamande, et certainement aussi la mer du Nord, est un point de repos, une valeur éternelle, qui existe en dehors de l'agitation humaine.

Dans la salle des gens au Mont-Noir, la petite Marguerite était choyée. Elle se sentait acceptée comme un individu. De même dans l'histoire des Flandres, Yourcenar privilégie le point de vue des gens simples. Paysans, artisans, ouvriers vivaient en communion, subissaient les mêmes vicissitudes. Malgré des rancunes, la sympathie régnait entre les seigneurs campagnards les "Heeren", (AN, p. 42) et leurs fermiers.

Se sentant constamment opprimée par les adultes, Marguerite Yourcenar dessine la Flandre comme une terre éternellement réprimée. Elle montre une sympathie constante pour les révoltés : les Celtes contre les Romains, les protestants contre les catholiques, les Flamands habsbourgeois contre le roi de France. Le visage flamand du grand-père contre le rapporteur parisien. C'est le paradigme du dominé contre la puissance dominatrice, l'individu contre un pouvoir anonyme et oppressant.

La Flandre de Marguerite Yourcenar est la Flandre de la Révolte. Elle prend partie pour la nature flamande contre "le prédateur-roi, le bûcheron des bêtes et l'assassin des arbres" (AN, p. 21). Elle défend la langue et la culture flamande. Dans *Les Yeux ouverts*, elle dit : "La France a essayé d'éliminer [...] dans le Nord le flamand (je ne m'en suis jamais mieux rendu compte qu'en étudiant l'histoire de ma famille). Ce sont les États qui tuent les ethnies" (YO, p. 273). Elle vitupère contre un rapporteur de Paris "qui semble s'être formé une idée défavorable des gens et des choses du Nord" et qui reproche à Michel